

AFTER BLUE

PARADIS SALE

Le Monde

La planète des seins de Bertrand Mandico

Le deuxième long-métrage du cinéaste français est un western au féminin, fantastique, fiévreux et sensuel

On a quitté la Terre, laissé nos habitudes au vestiaire, pour un périple cinéphilie en orbite et en or. *Le Voyage dans la Lune* a déjà été fait, il y a bien longtemps (Méliès, 1902); nous voilà cent vingt ans plus tard sur *After Blue (Paradis sale)*, une planète rose orangé peuplée de femmes, surgie de l'imaginaire de Bertrand Mandico, icône d'un cinéma surréaliste produit par Emmanuel Chaumet (Ecce Films). La fusée de Méliès trouvait l'œil droit de la Lune grimaçante; Mandico le magicien invente un troisième œil des plus érotiques.

Issu de l'animation (formé à l'école parisienne des Gobelins), également dessinateur, Mandico, âgé de 50 ans, officie depuis vingt ans derrière la caméra, fabriquant ses effets spéciaux pendant le tournage, postsynchronisant les actrices pour mieux dialoguer avec elles pendant les prises. Auteur d'une trentaine de courts et moyens-métrages (*Notre-Dame des hormones*, *Ultra pulpe...*) et d'un premier « long », *Les Garçons sauvages* (prix Louis-Delluc en 2018), le réalisateur écrit et réalise ses films teintés de réalisme magique, au croisement de multiples références, Jean Cocteau bien sûr, mais aussi le Canadien Guy Maddin, le Japonais Toshio Matsumoto, le Polonais Walerian Borowczyk, etc. – Mandico rend hommage à ce dernier dans *Boro in the Box* (2011). Mandico réussit avec *After Blue...* un mélange rare de film d'aventure et d'auteur bien fêlé, avec ses trucages réalisés sans fond vert. Le Max Linder Panorama ne s'y est pas trompé : la

salle mythique parisienne des grands boulevards accueille l'ovni pour au moins deux semaines – par les temps qui courent, un début d'éternité.

Pop culture et corps velus

Mandico dit souvent qu'il aurait aimé être une actrice – qui sait, un jour, dit-il. Ses films ne viennent ni de Mars ni de Vénus (masculin vs féminin, pour reprendre le cliché) : ni bleue ni rose, l'œuvre de Mandico passe le cinéma à l'ultraviolet, mixant les genres de narration, jouant avec les codes de la pop culture, chassant du cadre tout ce qui s'apparente au réel. Si le cinéaste s'amuse comme un fou et carbure à l'autodérision, ses récits n'en sont pas moins empreints de sens, revisitant le regard sur les corps, interrogeant la barbarie sans cesse renouvelée, la violence appelant la violence, etc.

Western au féminin, fantastique, fiévreux et sensuel, *After Blue...* raconte, en creux, le fantasme d'une société qui voudrait tout recommencer à zéro. La Terre étant devenue invivable, les humains sont partis s'installer sur un nouvel astre, avec l'idée d'éradiquer le mal à la racine, de ne jamais lui laisser le temps de s'installer. Mais les hommes n'ont pas survécu dans cette atmosphère, étouffés par les poils qui leur poussaient de l'intérieur. Ne restent que les femmes, dont la pilosité au contraire s'extériorise et forme une écharpe duveteuse au niveau du cou, des bras, de la poitrine... Dans *After Blue...*, véritable « planète des seins », la nudité des corps velus prend un tour animal, la sexualité mute jusque dans les

poitrines éjaculatrices.

Et les femmes viennent se faire épiler au salon de « métacoiffure » de Zora (Elina Löwensohn), lequel fait un peu office de saloon, car on y vient aussi pour régler ses comptes. Justement, la fille de Zora, Roxy (la blonde et lunaire Paula Luna, révélée dans le film), a mis en péril la communauté en venant en aide à une femme, une inconnue découverte sur la plage, enterrée jusqu'au cou; celle-ci, en retour, exauce un vœu de Roxy – qu'on la « laisse tranquille » – et tue trois jeunes filles qui se comportaient mal avec elle. Avant de disparaître, la tueuse, regard d'acier en fusion, qui répond au nom de Kate Bush (incandescente Agata Buzek), vit quelques instants d'intensité avec Roxy. La traversée d'*After Blue...* sera érotique.

Elle se fera aussi sous le signe de la vengeance, même si le film opère davantage comme un *anti-revenge movie*. Les femmes de la communauté veulent la peau de Kate Bush : elles ordonnent à Zora, qui n'a jamais tenu une arme de sa vie, et à Roxy de partir à la recherche de la tueuse et de la ramener morte. En chemin, la mère apeurée et sa fille en colère affronteront leurs peurs, les Stetson et ponchos de rigueur.

« Science-fiction sans science »

Mais le western est maintenu en basse tension, comme un cœur qui bat, tandis qu'arrive au galop le film d'aventure, fantastique, jouissif et crépusculaire, hanté par les morts, avançant droit dans ses bottes sur un terrain mou, un décor de pacotille assumé, crachant fumée et paillettes, dans une forêt d'arbres et de végétaux

sextoys malmenés par le vent... Nous voici dans les *Mille et Une Nuits* sur le plateau de Millevaches, dans le Limousin, lieu du tournage de ce « film de science-fiction sans science », comme le résume son réalisateur.

L'œil du spectateur délire, la bande-son de Pierre Desprats nous envoûte de son lyrisme cold wave. Autour d'une table à manger dont les pieds sont calés dans des santiags (René Magritte, es-tu là?), la fête peut commencer : Zora et Roxy font halte chez une artiste sculptrice (Vimala Pons en femme libre et fatale), laquelle a adopté un homme androïde, fabriqué de toutes pièces (magnifique et attachant Michaël Erpelding). Mais il est aveugle, ce qui lui évite de voir les corps féminins vieillir, nous dit-on. Il n'y aura donc pas de regard masculin – hormis celui du réalisateur – dans ce western sans jules, au pays des merveilles des juliettes.

On rêve les yeux grands ouverts devant tant de trouvailles, de jeux de mots et d'agilité à tourner en dérision la folie du monde et la guerre permanente (politique, économique, sexuelle...) qui semblent miner toute action humaine. Au détour de quelques répliques-cultes, *After Blue...* nous conte l'empire des marques (ou le placement de produits dans les films?), les pistolets devenant des « Gucci », des « Paul Smith », des « Chanel ». Des armes à feu d'artifice, quelle plus belle métaphore pour défendre le cinéma ?

■■■■ CLARISSE FABRE

AFTER BLUE

Paradis sale

Télérama

Une planète où seules les femmes ont survécu, menacées par une dangereuse créature... Plus qu'un western postapocalyptique, une expérience sidérante.



Des visions fantasmagoriques puissantes, des aventures d'une fantaisie radicale : après *Les Garçons sauvages* (2017), l'étonnant Bertrand Mandico s'impose en alchimiste du cinéma, à la fois inventeur d'images et conteur un peu sorcier. Il faut tous ces talents pour nous emmener sur la planète After Blue, lieu d'exil pour une humanité qui a dû quitter la Terre, pourrie par la pollution et les écrans connectés. Les mâles n'ont pas survécu au changement : sur After Blue, leurs poils poussaient à l'intérieur... Mais les femmes, qui avaient réussi à maintenir une politique zéro agression, sont débordées par une créature violente, une cavalière « capable d'égorger son cheval en écoutant du disco ». Elle se nomme Kate Bush.

Porté par un réjouissant délire, le film ne perd pourtant jamais son sérieux et parvient à rendre vraiment troublante l'étrangeté omniprésente. En pleine science-fiction, un western presque classique se met en place : coiffeuse sur After Blue, Zora part pour une équipée vengeresse avec sa fille Roxy, tombée sous le charme dangereux de Kate Bush, dont la tête est mise à prix. Le voyage aura tout d'ini-

tiatique pour la jeune femme, confrontée à ses désirs les plus secrets et les plus contradictoires, chaperonnée par une maman qui essaie de garder les pieds sur terre mais demeure exposée à toutes les tentations. Comme celle qu'incarne un androïde baptisé Louis Vuitton, sorte d'aimant sexuel dans un monde de fétichisation de l'objet où un revolver s'appelle un Paul Smith et une carabine, un Chanel.

Qu'on entre ou pas dans cet univers onirique très agité mais aussi très contemplatif, *After Blue (Paradis sale)* offre l'impression rare d'explorer la psyché d'un véritable artiste. C'est une immersion dans des sensations qui deviennent une expérience esthétique à travers un travail très élaboré sur les couleurs, les décors, les vêtements et la féminité. Les héroïnes de Bertrand Mandico séduisent autant par leur excentricité que par la cohérence de leurs portraits. Sous l'éclat pop, la finesse des traits et la justesse du choix des interprètes révèlent la profondeur donnée ici à ce mot galvaudé : la fascination.

— **Frédéric Strauss**

AFTER BLUE

Paradis sale

Les Inrockuptibles

Pas de garçons sauvages dans ce western queer, mais des guerrières prêtes à en découdre pour survivre...
Une nouvelle preuve du talent surnaturel de Mandico.

Évidemment, si vous pensez que les films, une fois projetés, dorment d'un sommeil osirien et ne continuent pas leur vie à l'ombre de nos regards, le cinéma de Bertrand Mandico vous semblera très étrange, sinon malade. Mais c'est ainsi qu'il faut le prendre : comme un conte ouvert, fantastique et poétique, où la mémoire des films vus garde tout mais n'embaume rien. Chez Mandico, la cinéphilie est la maladie comme elle est aussi le vaccin. Pour lui, il est évident que si la pellicule se saisit des corps en mouvement, alors il y a tout à parier qu'une fois les films rangés sur des étagères, ces corps continuent de vivre sans nous, de dialoguer avec d'autres corps, venus d'autres films. Il se constitue ainsi une planète, des îlots, où la mémoire cinéophile devient biologique. Un vivant grouille, fait des petits, accouche de plantes vénéneuses et de tout un paysage mental infréquentable.

Sans nous, les fictions se vengent, se libèrent : elles défont les vieux codes que l'époque leur avait imposés, elles se mêlent à d'autres cinématographies. Pourtant, le bon goût critique (cette police) leur avait formellement interdit d'aller leur parler et plus encore de coucher avec. Imaginez à quoi ressemblerait un tel endroit ? On y verrait Jean Cocteau flirter avec le western italien de série B. Des films de vengeance

japonais dessineraient des costumes flamboyants et féminins pour recouvrir des brutes épaisses du type Conan. Et David Cronenberg dialoguerait avec Judith Butler autour d'une tasse de thé. Cette planète a donc un nom : *After Blue* (*Paradis sale*). Nom de lieu, nom de film. Laquelle *After Blue* vient après une catastrophe : les Terrien·nes ont dû s'exiler, quitter la Terre, la planète bleue, car elle est malade et pourrie. C'est un conte d'actualité, donc (pour autant écrit il y a dix-huit ans – c'était dans sa forme originelle le premier scénario de Mandico). Mais c'est aussi un western anthropologique queer, car sur cette seconde planète, il n'y a plus d'hommes (un virus les décime, ils sont donc condamnés à demeurer sur Terre : qu'ils y restent !). Les femmes vivent là, seules, en micro-communauté, chassent, développent un monde, celui des agenres et de la fluidité absolue. Mais c'est également un monde de guérillères, pour reprendre le titre d'un ouvrage de

Monique Wittig dont le cinéaste revendique l'influence.

Sur cette planète, les femmes ont des noms pop (Sternberg, Kate Bush, Roxy) et les armes sont siglées par d'anciennes marques du luxe. La violence existe alors, mais sans la domination patriarcale. Alors, quoi ? Elle est davantage ramenée à une pulsion de défense. *After Blue*

est une utopie tout comme un récit initiatique qui n'a rien de gentillet. On y apprend la vie dans un long voyage dangereux et psychédélique au cœur des territoires du surnaturel et de l'autodéfense : celui d'une jeune fille (Roxy, incarnée par la géniale Paula Luna) et de sa mère (Zora, jouée par Elina Löwensohn, plus féline que jamais) à la recherche d'une meurtrière nommée Kate Bush (campée par une inquiétante Agata Buzek). Film tout entier dévoué aux actrices, tourné en 35 mm format Scope, dans des mouvements d'une ampleur épique, il appartient pourtant au registre rare du cinéma minéral, fait main, où tout est de l'ordre de l'artisanat, du tissage, de la grandeur modeste. Ce que fait Bertrand Mandico avec ses mains, avec son œil, avec son écoute est unique et de première importance à l'intérieur du cinéma (français et international). Ne le prenez pas comme une anomalie, il est notre espoir. ■ Philippe Azoury

AFTER BLUE

Paradis sale

The logo for the French newspaper Libération, featuring the word "Libération" in a bold, white, sans-serif font, set against a red diamond-shaped background.

«After Blue (Paradis sale)», champ de visions

Dans un récit hybride entre conte et arts plastiques, Bertrand Mandico filme une planète lointaine où une mère et sa fille sont bannies de leur village.

Poils, rayures, saturation : dans *After Blue (Paradis sale)*, le cinéma plastique et chimérique de Bertrand Mandico fait plus que jamais de son médium son sujet. Le Français, satellisé par le succès mérité des *Garçons sauvages*, revient au long métrage en adaptant un vieux scénario de western à la science-fiction, manière de modéliser son désir et ses fétiches de cinéaste sans entrave. *After Blue* est ainsi un film planète, «de la même façon que les *Garçons sauvages* était une île», lit-on dans un entretien inclus dans le dossier de presse ; et le sentiment est effectivement fort que Mandico a le chic pour se constituer des dispositifs parfaitement adaptés à son invention, sans avoir de compte à rendre à personne ni à aucune forme d'art, si ce n'est à la sienne, hybride, aux confins du conte et des arts plastiques.

Pâte à rêve. Avant toute chose, ce récit picaresque déroulé sur une planète lointaine, dans le futur, d'où ont disparu les hommes et où se sont déployées les femmes, est donc un big bang sensitif, rempli ras-la-gueule de couleurs, de sons et de matières de toutes formes et toutes densités. Poussière, pollens, pigments, fluides, givre ou paillet-

tes emplissent l'écran et la bande-son du sol jusqu'aux corps des actrices ou la surface de l'image elle-même. Dire qu'on s'y sent bien est un euphémisme, tant la forme, chiadée et enveloppante, sollicitant ouïe et vision à chaque seconde, ressemble à un bain, mais surtout attise l'intérêt par la manière si organique de Mandico d'emboîter cette forme, ses textures et ses surfaces dans ce qu'il raconte.

Roxy (Paula Luna) et sa mère, Zora (Elina Löwensohn), exclues de leur village, doivent y retrouver l'inquiétante Kate Bush (Agata Buzek) – sorcière glam apparue dans un trou sur la plage devenue *desperada* de contrées lointaines – avant de s'égarer dans une jungle luxuriante de désir et d'effrois mêlés. Elles sont mises à l'épreuve par elles-mêmes ou Sternberg (Vimala Pons), artiste de la haute ambivalente, cruelle et amicale, dont l'omniprésence fait presque virer le film de bord. Et *After Blue* de nous absorber dans son paradis odorant et moucheté, même si les péripéties, floues et confuses, semblent davantage là pour tenir les séquences et les visions ensemble que pour nous emporter.

Mais rien ne manque, rien n'ennuie et tout se tient par la seule force de

ce qui s'agglomère – des quintaux de mythes, de poésie et de culture underground, réduits en poussière cosmique et arrosés de fluides humains pour devenir pâte à rêve – et du travail plastique entrepris, visiblement colossal.

Sensations. Aussi, *After Blue* n'est jamais kitsch, ni simplement onirique. Les visions de Mandico sont trop puissantes et précises pour ces seuls qualificatifs invoqués si souvent comme cache-misères d'un cinéma de références, ou décoratif et insignifiant. De même, s'en tenir à dire d'elles qu'elles sont surréalistes ou cinéphiles n'est pas suffisant, car éludant ce qu'elles sont amenées à produire comme sensations, et la sensation est tout dans son art, mère de toutes les émotions, toutes les réflexions qui viennent s'agglutiner à la bordure de ces photogrammes envahis, surchargés, uniques dans notre cinéma. Mandico est unique et, si *After Blue* s'ouvre moins à nous que les *Garçons sauvages*, ce qu'il fait du cinéma fait que ça ne se rate pas.

OLIVIER LAMM

AFTER BLUE

Paradis sale

l'Humanité

***After Blue*, western futuriste et féministe**

CINÉMA Réalisateur des plus iconoclastes et novateurs de sa génération, Bertrand Mandico signe un film fascinant et réjouissant qui se conjugue au féminin.

Une planète sauvage. Uniquement peuplée de femmes où les hommes, pour des raisons de piloté, ne peuvent survivre. Gros plan sur le visage de Roxy, adolescente solitaire aux cheveux courts peroxydés. Une voix off, inquiétante, intrusive, s'adresse à elle. En déterrée une criminelle enfouie dans le sable, Roxy a redonné vie à une tueuse en série. La communauté la condamne, elle et sa mère Zora, à retrouver la meurtrière, Kate Bush. Morte ou vive.

Deuxième long métrage du réalisateur, *After Blue* (*Paradis sale*) tient du western surréaliste, ésotérique et érotique, où les femmes sont les maîtresses du temps et de l'espace. Dans ce pays étrange, on navigue dans l'univers de *la Belle et la Bête*, de *Barbarella*, de *Bilitis* ou des films de Méliès et de Russ Meyer. Bertrand Mandico (re)crée et filme une nature d'apparence hostile, truffée de pièges, d'une beauté à couper le souffle, transcendée par des nuanciers de couleurs éthérées à dominante bleue qui participent de cet enchantement. Roxy et sa mère croisent des êtres fascinants, relégués à la marge, des créatures surnaturelles : des femmes sorcières,

une sculptrice qui possède un homme-androïde élégant qui lui sert de sex-toy, des amazones 2.0 qui n'ont pas froid aux yeux... Il y a là toute une machinerie, une ingénierie savamment bricolée au service du cinéma, de l'imaginaire, du fantastique qui renvoie aux contes de notre enfance, aux peurs enfouies et qui, ici, surgissent sans crier gare. Grottes, passages secrets, arbres-fantômes, brouillard, roches phalliques, chevaux lâchés au grand galop...

VOYAGE LIBÉRATEUR

On ne sait plus si mère et fille fuient ou si elles courent vers : l'interdit, le fruit défendu, le mystère, tant elles semblent happées par ce monde, ce « paradis sale », qu'elles pénètrent, comme aimantées. Quand elles dégagent, ce n'est pas un Colt ou un Smith & Wesson mais un Chanel ou un Gucci. Ces cow-girls d'un futur lointain sont classe jusqu'au bout des ongles et n'ont pas froid aux yeux. Mère et fille avancent, et ce voyage agit comme un puissant détonateur dont elles éprouvent, dans leur chair, les secousses telluriques, jusqu'à s'en trouver métamorphosées, libérées. Bertrand Mandico

filme le désir féminin, *l'Origine du monde*, il s'affranchit des interdits, saisit la transformation des corps, qu'ils soient adolescents ou mûrs, assume et revendique le désir, le plaisir à la fois charnel et émancipateur. Certes, Bertrand Mandico est un homme et d'aucuns pourraient lui rétorquer de filmer ce qui le regarde. Or, justement, qu'un homme mette en scène aussi délicatement le mystère au féminin est plutôt réjouissant. Car Mandico redonne toutes ses lettres de noblesse aux films de genre, transcende joyeusement ses codes pour mieux les détourner, s'en amuser, leur tordre le nez et nous épater.

Dans cet univers, la musique de Pierre Desprats, qui oscille entre programmations futuristes et références aux westerns italiens, cold et new wave, est un élément essentiel. Quant aux actrices, de Paula Luna (Roxy) à Elina Löwensohn (la mère, Zora), de Vimala Pons à Agata Buzek, elles éblouissent de leur présence incandescente.

« Tout est à faire. Rien n'est à refaire », est-il écrit au détour d'une image. L'un des plus beaux défis lancés au cinéma, mais aussi à la vie. ■

MARIE-JOSÉ SIRACH

AFTER BLUE

PARADIS SALE

Le Canard enchaîné

(La planète des femmes)

SUR UNE PLAGE mauve battue par les vents, trois femmes exubérantes malmenent une jeune blonde, Roxy, alias « Toxic », et se rient d'une tête émergeant du sol, avant de se baigner nues. La tête parle et conjure Roxy de la délivrer en promettant d'exaucer trois de ses désirs. Une fois délivrée du sable, cette tête ayant retrouvé son corps languide exécute les baigneuses et initie Roxy au mystère de son troisième œil...

Une planète refuge de l'humanité, où un mal mystérieux a décimé les hommes et épargné seulement les « *porteuses d'ovaires* » ! Où sévit une milice de femmes à grands chapeaux noirs qui condamnent Roxy, et sa mère, à traquer l'ange de la mort qu'elle a déterré. S'agit-il d'un film postapocalyptique ? d'un western hallucinatoire ? d'un trip psychédélique sorti des années 70 ?

« *De la science-fiction sans science, de l'heroic fantasy sans héroïsme* »... mais avec des héroïnes plus polymorphes tu meurs ! Cinéaste de l'imagination « *folle du logis* », Bertrand Mandico filme en lents gros plans son univers unique, organique, sensuel, traversé de voix étranges. Et il magnifie ses actrices d'origines diverses : l'irradiante Paula Luna

et la fatale Agata Buzek, aux côtés des fidèles Elina Löwensohn et Vimala Pons, ou encore d'Alexandra Stewart. Après la rêverie végétale des « *Garçons sauvages* » (prix Louis-Delluc 2018) – tous incarnés par des femmes –, il annonce pour la suite un « *Conan la Barbare* » prometteur...

L'avenir sera féminin ou ne sera pas !

David Fontaine